

taillis comme une grave phalange de druides au milieu d'une multitude prosternée, mon cœur battit si fort que je fus forcé de m'arrêter. « Eh bien ! » me dit Marcasse en se retournant d'un air presque sévère, et comme s'il m'eût reproché ma faiblesse ; mais un instant après je vis sa physionomie également compromise par une émotion inattendue. Un petit glapissement plaintif et le frôlement d'une queue de renard dans ses jambes l'ayant fait tressaillir, il jeta un grand cri en reconnaissant Blaireau. Le pauvre animal avait senti son maître de loin, il était accouru avec l'agilité de sa première jeunesse pour se rouler à nos pieds. Nous crûmes un instant qu'il allait y mourir, car il resta immobile et comme crispé sous la main caressante de Marcasse ; puis tout à coup, se relevant comme frappé d'une idée digne d'un homme, il repartit avec la rapidité de l'éclair et se dirigea vers la cabane de Patience.

« Oui, va avertir mon ami, brave chien ! s'écria Marcasse, plus ami que toi serait plus qu'homme. » Il se retourna vers moi, et je vis deux grosses larmes rouler sur les joues de l'impassible hidalgo.

Nous doublâmes le pas jusqu'à la cabane. Elle avait subi de notables améliorations ; un joli jardin rustique, clos par une haie vive adossée à des quartiers de roc, s'étendait autour de la maisonnette ; nous arrivâmes, non plus par un sentier pierreux, mais par une belle allée, aux deux côtés de laquelle des légumes splendides s'étalaient en lignes régulières comme une armée en ordre de marche. Un bataillon de choux composait l'avant-garde ; les carottes et les salades formaient le corps principal, et le long de la haie l'oseille modeste fermait le cortège. De jolis pommiers, déjà torts, inclinaient sur ces plantes leur parasol de verdure, et les poiriers en quenouille alternant avec les poiriers en éventail, les bordures de thym et de sauge baisant le pied des tournesols et des giroflées, trahissaient dans Patience un singulier retour à des idées d'ordre social et à des habitudes de luxe.

Ce changement était si notable que je croyais ne plus trouver Patience dans cette habitation. Une inquiétude plus grave encore commençait à me gagner ; elle se changea presque en certitude lorsque je vis deux jeunes gens du village occupés à tailler les espaliers. Notre traversée avait duré plus de quatre mois, et il y en avait bien six que nous n'avions entendu parler du solitaire. Mais Marcasse ne ressentait aucune crainte ; Blaireau lui avait dit que Patience vivait, et les traces du petit chien fraîchement marquées sur le sable de l'allée attestaient la direction qu'il avait prise. Néanmoins, j'avais tellement peur de voir troubler la joie d'un pareil jour que je n'osai pas faire une question aux jardiniers de Patience, et que je suivis en silence l'hidalgo, dont l'œil attendri se promenait sur ce nouvel Eden, et dont la bouche discrète ne laissait échapper que que le mot *changement*, plusieurs fois répété.

Enfin l'impatience me prit : Vallée était



Le pauvre animal avait senti son maître de loin.

interminable, bien que très-courte en réalité, et je me mis à courir, le cœur bondissant d'émotion. « Edmée, me disais-je, est peut-être là. »

Elle n'y était pourtant pas, et je n'entendis que la voix du solitaire qui disait : « Ah ça ! qu'est-ce qu'il y a donc ? ce pauvre vieux chien est-il devenu enragé ! A bas, Blaireau ! Vous n'auriez pas tourmenté votre maître de la sorte. Ce que c'est que de gâter les gens ! »

— Blaireau n'est pas enragé, dis-je en entrant ; êtes-vous donc devenu sourd à l'approche d'un ami, maître Patience ? »

Patience laissa retomber sur sa table une pile d'argent qu'il était en train de compter, et vint à moi avec son ancienne cordialité. Je l'embrassai ; il fut surpris et touché de ma joie ; puis, me regardant de la tête aux pieds, il s'émerveillait du changement opéré dans ma personne, lorsque Marcasse parut sur le seuil de ma porte.

Alors Patience, avec une expression sublime, s'écria en levant sa large main vers le ciel : « Les paroles du Cantique ! Maintenant je puis mourir, mes yeux ont vu celui que j'attendais. » L'hidalgo ne dit rien ; il leva son chapeau comme de coutume, et s'asseyant sur une chaise, il devint pâle et ferma les yeux. Son chien sauta sur ses genoux en témoignant sa tendresse par des essais de petits cris qui se changeaient en éternements multipliés (vous savez qu'il était *muet de naissance*). Tout tremblant de vieillesse et de joie, il allongea son nez pointu vers le long nez de son maître ; mais son maître ne lui répondit pas comme à l'ordinaire : « A bas, Blaireau ! » Marcasse était évanoui.

Cette âme aimante, qui ne savait pas plus que celle de Blaireau se manifester par la parole,

succombait sous le poids de son bonheur. Patience courut lui chercher un grand pichet de vin du pays, de seconde année, c'est-à-dire du plus vieux et du meilleur possible ; il lui en fit avaler quelques gouttes dont la verdeur le ranima. L'hidalgo excusa sa faiblesse en l'attribuant à la fatigue et à la chaleur ; il ne voulut ou ne sut pas l'attribuer à son véritable motif. Il est des âmes qui s'éteignent, après avoir brûlé pour tout ce qu'il y a de beau et de grand dans l'ordre moral, sans avoir trouvé le moyen et même sans avoir senti le besoin de se manifester aux autres.

Quand les premiers élans furent calmés, chez Patience, qui était aussi expansif que son ami l'était peu : « Ah ça ! me dit-il, je vois, mon officier, que vous n'avez pas envie de rester ici longtemps. Allons donc vite où vous êtes pressé d'arriver. On va être bien surpris et bien content, je vous jure. » Nous pénétrâmes dans le parc, et en le traversant Patience nous expliqua le changement survenu dans son habitation et dans sa vie. « Quant à moi, vous voyez que je n'ai pas changé, nous dit-il. Même tenue, mêmes allures ; et si je vous ai servi du vin tout à l'heure, je n'ai pas cessé pour cela de boire de l'eau.

Mais j'ai de l'argent et des terres, et des ouvriers, da ! Eh bien ! tout cela, c'est malgré moi, comme vous allez le savoir. Il y a trois ans environ, mademoiselle Edmée me parla de l'embarras où elle était pour faire la charité à propos. L'abbé était aussi malhabile qu'elle. On les trompait tous les jours en leur tirant de l'argent pour en faire un méchant usage, tandis que des journaliers fiers et laborieux manquaient de tout sans qu'on pût le savoir. Elle craignait de les humilier en allant s'enquérir de leurs besoins, et lorsque de mauvais sujets s'adressaient à elle, elle aimait mieux être leur dupe que de se tromper au détriment de la charité. De cette manière elle dépensait beaucoup d'argent et faisait peu de bien. Je lui fis alors entendre que l'argent était la chose la moins nécessaire aux nécessiteux ; que ce qui rendait les hommes vraiment malheureux, ce n'était pas de ne pouvoir se vêtir mieux que les autres, aller au cabaret le dimanche, étaler à la grand'messe un bas bien blanc avec une jarrettière rouge sur le genou, de ne pouvoir dire : Ma jument, ma vache, ma vigne, mon grenier, etc. ; mais bien d'avoir le *corps faible et la saison dure*, de ne pouvoir se préserver du froid, du chaud, des maladies, *de la grand' soif, et de la grand' faim*. Je lui dis donc de ne pas juger de la force et de la santé des paysans d'après moi, mais d'aller s'informer elle-même de leurs maladies et de ce qui manquait à leur ménage. Ces gens-là ne sont pas philosophes ; ils ont de la vanité, ils aiment la *braverie*, mangent le peu qu'ils gagnent pour paraître, et n'ont pas la prévoyance de se priver d'un petit plaisir pour mettre en réserve une ressource contre les grands besoins. Enfin, ils ne savent pas gouverner l'argent ; ils vous